

Pour cette première émission spéciale, dite *originance*, la **parole d'écriture** est entièrement consacrée à un auteur. Nous devons accueillir Boris Cyrulnik. Quel auteur ! Il est un des penseurs français les plus connus en France et dans le Monde.

Séquence n°1

Il est un neurologue, psychiatre, éthologue et psychanalyste. Mais, selon moi, au-delà de ces spécialités, ses titres, il est un sage en humanité. En cela, Boris Cyrulnik rejoint Edgar Morin que nous avons eu le plaisir d'accueillir déjà, ici. L'un et l'autre rejoignent des auteurs comme Henri Laborit qui disait « le vieillissement est un sujet qui moi-même me passionne, mais le sujet d'étude qui devrait avoir la plus grande priorité des priorités, n'est-ce pas celui de la naissance de l'Homme à l'Homme? »

J'entends dire souvent que nous n'avons plus de penseurs, plus de guides pour avancer dans ce xxi^e siècle. Eh bien, non ! Il y en a, et Boris Cyrulnik en est un. Il vit parmi nous et réside à Toulon.

Merci Boris de consacrer ce temps à une émission de radio qui va irradier le 06 et le 83 et qui peut être entendue dans le monde entier. Et qui, ce soir, va se faire surtout avec des questions posées par des enfants, des adolescents, des adultes et des seniors. Certaines questions nous sont arrivées de l'étranger.

Vous êtes né en 1937 dans une famille juive, d'un père ébéniste, comme le mien d'ailleurs. Durant l'Occupation, vos parents vous confient à une pension qui vous placera ensuite à l'Assistance publique. Au cours d'une rafle, vous vous cachait. Vos parents mourront en déportation. Les autres vous prendront en charge et ainsi vous êtes sauvés de cette barbarie. On comprend mieux, alors, cette citation de vous « le paradoxe de la condition humaine, c'est qu'on ne peut devenir soi-même que sous l'influence des autres ». Vous écrivait et vous êtes un homme engagé. Vous vous alignait, mais aussi vous vous révoltait et vous résistait. C'est peut-être un aspect de votre personnalité qui est moins connu.

Vous êtes connu par vos ouvrages, vos interventions dans les médias et par vos engagements. J'en citerai deux. L'un est connu sur le plan national : la commission Jacques Attali, créée en 2007 et qui comprend 43 personnalités. Et puis, dans cette région, votre présence régulière à Mouans-Sartoux à l'invitation de Paul Charbit, président de l'association Art, Sciences et Pensée. Il y a dans votre vie d'autres engagements et nous en reparlerons ainsi que de vos ouvrages. J'en ai recensé 17 et 10 en collectif.

Nous allons commencer par des questions qui vous sont posées par des enfants et des adolescents.

Un garçon de six ans : Boris, tu as des enfants ? Est-ce que tu as eu des problèmes avec eux ?

J'ai eu un bon développement. Ce n'est pas un développement sans épreuves. J'ai eu des problèmes que tous les parents connaissent et qui font parties de l'éducation. J'ai eu des problèmes comme tous les parents, tous les enfants, mais c'est peut-être comme cela que l'on devient adulte.

Une fille de 12 ans : avoir une enfance heureuse, maman me dit que c'est très important. Mais, la tienne a plutôt était malheureuse et pourtant tu as réussi ta vie.

Ce n'est pas sûr que j'ai eu une enfance malheureuse. J'ai eu une enfance très difficile, mais les enfants trop protégés sont très malheureux. Ils ne savent pas très bien qui ils sont, ce qu'ils veulent. Je pense que, avant la guerre, mes parents m'entouraient, j'avais une famille que j'ai

perdue, bien sûr, pendant la guerre, mais, probablement, ma petite enfance a été bien entourée, bien sécurisée. Quand le malheur de la guerre est arrivé, mes parents, ma mère, m'avaient déjà rendu capable d'affronter le malheur. De plus, le fait d'avoir pu m'échapper me donnait un sentiment de fierté. Le malheur est arrivé, assez curieusement, après la guerre alors que, pendant la guerre, le danger était beaucoup plus grand.

Réussir sa vie, ce n'est pas un signe de bonheur. Ce n'est pas un non plus un signe d'équilibre. Je connais beaucoup de gens qui ont réussi leur vie parce qu'ils ne pensaient qu'aux études, au travail et ils ont sacrifié beaucoup de choses pour s'épanouir. Donc, la réussite n'est pas un critère de résilience. Je connais beaucoup de gens qui n'ont pas bien réussi dans la vie, qui ont des petits métiers, et pourtant, ils ont une famille très gaie, très chaleureuse ; ils ont beaucoup de copains. Je pense que, eux, ils réussissent leur vie.

Un garçon de 14 ans : tu as plein de titres Boris. Il y en a un que je n'ai pas très bien compris : éthologue. Qu'est-ce que cela veut dire ? Quel est le titre que tu aimes le plus ?
L'éthologie c'est la science qui permet d'observer les êtres vivants, animaux et humains, dans leur milieu naturel. On ouvre pas, on ne sent pas, on ne fait pas des expérimentations sanglantes. On observe les êtres vivants là où ils vivent : les animaux dans la forêt, les bébés dans leur foyer.

Je ne suis pas ébloui par mes titres. Ils ne sont pas extraordinaires. J'ai fait ce que j'ai pu. Probablement, le titre qui m'amuse le plus est celui de maître-nageur sauveteur que j'ai passé à Versailles et qui m'a permis de me payer quelques années d'études en médecine.

Une jeune fille de 16 ans : Notre époque parle beaucoup de sexe et de cerveau. Parfois, on a l'impression qu'il n'y a plus que le sexe ou qu'il n'y a plus que le cerveau. Qu'en pensez-vous ?

Je pense que le cerveau est un organe sexuel tout à fait important. Il est façonné, sculpté par le milieu et que le sexe est un développement important de la personnalité. On s'identifie comme petit garçon, comme petite fille. On a des jouets de petits garçons, de petites filles. On a des comportements qui sont très différents selon le sexe. C'est probablement cette différence qui permet la prise de conscience, à la conscience de naître. S'il y avait une seule information, on n'aurait pas de conscience. Par exemple, quand je mets ma chemise, j'ai conscience que je mets ma chemise au moment où je la mets et, deux secondes après, comme l'information, de ma chemise sur mes épaules, est toujours la même, je ne prends plus conscience que j'ai une chemise. C'est pareil pour le sexe, c'est parce qu'il y a un autre sexe qu'on prend conscience du nôtre. Cela joue un rôle dans le développement de la personnalité et dans l'organisation des sociétés. La tendance actuelle qui consiste à dire qu'il n'y a pas de différence entre les sexes, provoque des troubles dans la construction de la personnalité et cela provoque déjà des troubles de l'organisation sociale

Une jeune fille de 13 ans : je suis très faible en mathématiques et je voudrais être médecin. Est-ce que je dois renoncer ?

Non, il ne faut pas renoncer parce que les mathématiques sont fortement liées à l'affectivité. Beaucoup d'enfants anxieux n'ont pas confiance en eux et leurs résultats en mathématiques ne sont pas bons. Très souvent, lorsque l'on sécurise ces enfants, on se rend compte qu'ils deviennent très rapidement bons en mathématiques, qu'ils rattrapent leur retard et qu'ils peuvent faire, à ce moment-là, les études qu'ils veulent. De plus, en médecine, il y a des mathématiques bien sûr, mais il n'a pas que cela. Il y a d'autres disciplines. Si l'on a un résultat moyen ou faible en mathématiques et que l'on a d'autres bons résultats, on peut passer quand même.

Une jeune fille de 15 ans : je suis un enfant du divorce. Je souffre en silence. Plus tard, comment puis-je éviter de faire souffrir mes enfants si je devais me séparer de mon compagnon, car pour moi, il n'est pas question de me marier.

Avant, il y a deux générations, les enfants du divorce étaient honteux. Ils considéraient qu'ils avaient des parents faibles et que, eux-mêmes, étaient des enfants chassés de la société. On s'est rendu compte que maintenant que les couples divorcent ou se séparent de plus en plus, les enfants n'ont plus honte. Cela fait partie de l'aventure de leurs parents et eux, continuent à se développer comme ils peuvent. Ceci n'empêche pas que les enfants du divorce soient quand même - il y a un modèle parental qui leur signifie que l'on peut très bien se séparer, qu'on n'est pas l'unique quand on est parent. Or, pour un enfant, la stabilité affective de ses parents est un excellent tranquillisant. Les enfants, de parents stables et qui s'entendent bien, sont beaucoup moins anxieux que les enfants du divorce. Ils font plus d'études. Il y a quand même quelque chose qui détermine une angoisse chez les enfants du divorce et ils arrêtent plus tôt leurs études que les autres. Si on en prend conscience, s'ils décident à leur tour de faire un couple stable, rien ne les en empêche. On voit beaucoup d'enfants du divorce qui sont des couples stables et heureux. De plus, s'ils décident de faire des études longues, ce n'est pas parce qu'ils sont des enfants du divorce que c'est une fatalité. Ils peuvent très bien faire des études longues quand même. Donc, ce sont des « hérédités » pour une population, mais ce ne sont pas des « hérédités » individuelles.

Un garçon de 12 ans : pourquoi n'écris-tu pas un livre pour les enfants comme moi, pour nous dire ton héritage, pour que l'on puisse bien se comprendre ?

Je crois que tous mes livres sont écrits pour des enfants. J'essaye de comprendre ce qui se passe et je l'écris pour des adultes de façon à ce qu'ils entourent mieux les enfants. Les enfants mieux entourés, ce qui est quand même de plus en plus le cas aujourd'hui, se développent beaucoup mieux - il y a encore des progrès à faire - qu'il y a une génération ou deux. Donc j'écris tous mes livres pour des enfants et probablement à cause de mon enfance. Ces livres là sont de plus en plus cités par des étudiants en médecine, en psychologie ou par les professionnels de la petite enfance. Ils appliquent dans la vie quotidienne ce que l'on a découvert dans nos travaux. Ces livres sont vraiment destinés pour des enfants

Une femme de 45 ans, qui découvre le chant et la guitare depuis un an ou deux, et qui a voulu vous rendre hommage par une chanson :

De la douloureuse enfance, il a voulu s'extraire
Il a su trouver l'extra dans l'ordinaire
Du traumatisme à la joie de vivre

Un homme extraordinaire
La parole messagère d'espoir et d'amour

De la biologie à la neuroscience
Il aide à la comprendre

La partie refoulée en chaque homme

Merci au chercheur de conscience

Il donne à chacun d'ouvrir le livre
De son histoire à vivre

Séquence n° 2

La plupart des questions des adultes traitent de la résilience, mot qui n'est pas toujours bien reçu. J'apprécie votre citation « la résilience, c'est l'art de naviguer dans les torrents ».

Qu'entendez-vous par résilience en ce qui vous concerne, vous, Boris ?

Ma définition est très simple et sans conteste, c'est la reprise d'un nouveau développement après un traumatisme psychique.

Est-il possible d'éduquer par la résilience et, si oui, comment ? (questions posées par des enseignants, des pédagogues, des universitaires)

Je comprends mal la question. Pour parler de résilience, il faut qu'il y ait eu un traumatisme, une mort psychique ou momentanée, c'est la définition du traumatisme, la déchirure du moi ou, qu'il y ait des conditions adverses qui provoquent aussi des déchirures insidieuses. Les conditions de reprise d'un nouveau développement vont permettre de comprendre pourquoi certains parmi nous reprennent un type de développement et pas d'autres. On ne parle pas de résilience, s'il n'y a pas de reprise de développement. Cela permettra de mieux aider ceux qui sont blessés et de comprendre comment il faut faire pour éduquer le mieux possible nos enfants. Actuellement, les asiatiques qui travaillent beaucoup sur ce concept, ainsi que les Américains, les canadiens, disent pousser des gens en train de changer les conceptions éducatives et les conceptions sur la recherche en psychologie. Pour l'instant, on ne peut pas dire que la résilience permet de mieux éduquer, puisse qu'il fait qu'il y ait un traumatisme qui ne fait pas partie de la bonne éducation. Mais, ce que l'on comprend de la résilience permettra de mieux éduquer nos enfants.

Est-ce qu'il y a des limites à la résilience et lesquelles ?

Il y en a bien sûr. On publie beaucoup là-dessus. La principale limite est biologique. Lorsqu'un enfant ou un adulte a été isolé trop longtemps, l'atrophie cérébrale provoquée par l'isolement a du mal à redémarrer. Quelqu'un qui n'est pas stimulé affectivement pendant trois semaines commence une atrophie cérébrale. Si cet isolement affectif apparaît à une période sensible de son développement, on voit que le cerveau est modifié et ne sécrète plus d'ocytocine qui est le neuromédiateur qui permet d'éprouver les petits plaisirs de la vie quotidienne. En revanche, il sécrète beaucoup de cholécystokinine, sorte de poison de l'âme qui fait que l'on a une amertume dans l'âme. Il y a une limite psychologique, quand on ne modifie pas le milieu. Lorsqu'un enfant ou un adulte ou une personne âgée ont été agressés et qu'on les laisse seuls dans leur agression, il n'y a pas de reprise développementale possible, il n'y a pas de résilience possible puisqu'il n'y a pas de tuteur de développement, de résilience autour d'eux. C'est une limite énorme. La dernière limite est sociale. Lorsqu'on pense qu'un enfant sans famille, un enfant perdu, agressé et un enfant foutu comme je l'ai souvent entendu, on ne s'occupe pas de cet enfant et on sait que cet enfant est perdu. Il est foutu parce qu'on ne s'est pas occupé de lui : c'est une prophétie auto-réalisatrice. On crée ce que l'on craint, mais c'est l'observateur qui l'a créé.

Des questions sur votre citation « l'homme est le seul animal capable d'échapper à la condition animale » : pouvez-vous préciser ?

On est un animal ; on est un mammifère. On a d'abord tous été un mammifère marin pendant 9 mois. On a respiré avec des branchies. On a flotté dans le liquide amniotique de notre mère. On est arrivé au monde et il nous a fallu du lait pour survivre. Si notre mère ne pouvait pas donner de lait, il fallait trouver, comme aujourd'hui encore, le lait d'autres mammifères. Donc, nous sommes des mammifères, mais, parmi les mammifères, nous sommes des êtres

humains, dès l'instant où l'on commence à faire signe, à sémantiser nos comportements, bien avant la parole. Des bébés de quelques mois commencent déjà à répondre à des représentations et pas seulement à des perceptions. À ce moment-là, on échappe à la condition animale, au contexte pour répondre de plus en plus à l'idée que l'on se fait du monde, de sa représentation. Plus tard, quand on parle, on constitue avec nos mots un monde verbal et c'est celui qui occupe, désormais, l'essentiel de notre monde mental., d'où ma formule un peu slogan.

Vous faites partie du Comité scientifique de l'Observatoire international des couples. Qu'est-ce que vous apporte cette posture d'observation ou d'études et de recherches sur le devenir du couple ?

C'est mon ami Philippe Brenot qui a monté cet observatoire et qui m'a invité. Cela donne des renseignements inouïs, surtout maintenant avec Internet. Les gens se confient sur le Web bien plus qu'en face à face. Le Dr Philippe Brenot va bientôt sortir un livre issu de cet observatoire sur la condition sexuelle des hommes qui disent sur le Web des choses qu'ils n'oseraient jamais dire dans la vie quotidienne. Or on constate que le couple, quand je suis arrivé au monde, était une fonction de survie. Chacun comptait sur l'autre : il ne pouvait pas vivre sans l'autre. Il n'y avait pas de Caisse de Retraite ni de Sécurité sociale. Quand l'un tombait malade, c'était l'autre et le groupe qui pouvaient le protéger. Ce n'était pas une administration d'État. Le couple avait donc une fonction de survie, pour faire des enfants, mais aussi une fonction de protection des adultes entre eux. Aujourd'hui, le couple a énormément changé. Les femmes peuvent vivre sans homme. Les hommes essaient d'apprendre à vivre sans femme – je ne sais pas si c'est un progrès. C'est un progrès dans le développement de la personne, mais c'est un progrès narcissique – Narcisse a fini par se noyer dans son image, parce qu'il n'y avait pas d'autres que son image. Peut-être que le couple est en train d'évoluer vers Narcisse.

Quel est votre prochain livre ?

J'ai un rapport à remettre à Jeannette Bougrab, la ministre de la Jeunesse sur le suicide des jeunes. C'est beaucoup de travail parce qu'il y a très peu de travaux scientifiques sur ce sujet. Je collecte des informations, je reçois beaucoup de gens. C'est passionnant. Cela n'a jamais été fait et assez difficile à faire donc cela prend toutes mes journées.

Dans vos engagements, il y a des actions sur le terrain, en Afrique, voir des femmes et des enfants violentés, violés. Vous êtes allé au cœur des frontières où se situe la barbarie. Qu'est-ce que vous retenait de ces expériences ?

Je ne suis pas rentré indemne du Congo parce que j'ai vu m'a beaucoup touché, entamé. La principale idée que j'en ai retenue c'est que, quand un État s'effondre, la violence archaïque réapparaît presque aussitôt. Donc, même si on critique nos hommes politiques, je crois que l'on doit les préserver. Il ne faut pas les supprimer, mais garder le droit d'expliquer. L'État permet d'empêcher la violence. Dès qu'il n'y a plus de culture entre nous, on voit réapparaître la violence instantanément. Et ceux qui payent le plus cher cette violence, ce sont les femmes et les enfants. Les hommes aussi la payent entre eux parce qu'ils se tuent et détruisent la société. Il ne faut pas oublier que l'on a construit la société grâce à la violence. Lorsqu'on était mangé par les animaux. Lorsqu'on était une espèce qui a failli disparaître - pendant un moment l'espèce humaine était moins nombreuse sur terre que les espèces aujourd'hui en voie de disparition – on a réussi à ne pas mourir, à ne pas disparaître : 99 % des espèces vivantes à l'origine ont disparu. On fait partie des 1 % d'espèces qui n'ont pas disparu. Et pourtant on a failli disparaître et si on pas disparu, ce n'est pas grâce à nos qualités physiques – on est pas terrible, physiquement. On court moins vite que la plupart des animaux. On vole mal. On tient

mal sous l'eau. On a besoin sans arrêt de se réchauffer et de se protéger. On est très faible physiquement, mais ce qui nous a permis de triompher, c'est le monde de l'artifice : l'outil et la parole avec lesquels on fait des performances extraordinaires. L'outil, s'était pour agir sur le monde, pour tuer les animaux, pour couper leur peau, pour découper leur chair. L'artifice verbal, s'était pour inventer des mythes qui nous permettaient de vivre ensemble, donc de faire des sociétés centrées sur la domination. Il fallait dominer la Nature, dominer les plantes pour ne pas mourir de faim et faire de la culture, dominer les animaux pour ne pas plus être mangé par eux et, au contraire, les manger. La Société a démarré par des rapports de violence, de domination. Entre êtres humains, on a aussi établi des rapports de domination : les parents dominaient les enfants et les hommes dominaient les femmes dans presque toutes les cultures. Aujourd'hui, ce genre de raisonnement existe encore dans les sociétés sans État, quand il y a un effondrement technologique ou économique. Dans une culture suffisamment stable, où la technologie et les droits de l'Homme permettent à chaque individu de tenter de s'améliorer, de se développer le mieux qu'il peut, la violence n'est plus que destruction. Mais, c'est cependant grâce à la violence que l'on a pu ne pas mourir. Aujourd'hui, c'est à cause de la violence que l'on détruit les rapports humains : c'est un phénomène extrêmement récent. Voilà ce que j'ai compris en allant travailler au Congo, en Colombie, au Proche-Orient, dans les pays où la violence est encore une valeur culturelle.

Un senior : selon certains, André Malraux aurait dit « Le xxie siècle sera spirituel ou ne sera pas ». Qu'en dites-vous ?

Le xxie siècle est en train de s'épuiser. Il y a parmi nous, en occident surtout, une partie de la population qui est très matérialiste, qui n'a pas besoin de spiritualité, qui se contente de consommer au sprint, à toute allure. Cela effraye tellement une autre partie de la population, que l'on voit réapparaître la spiritualité, ce qui caractérise la condition humaine. Tout Homme, puisse qu'il parle, habite un monde de représentation. La spiritualité est une représentation suprême et les Hommes habitent le monde de la spiritualité. Mais, là, il y a une petite dérive : on confond souvent spiritualité et clan religieux. On voit apparaître des communautés extrémistes religieuses, des clans et cela m'inquiète parce que dans ces clans, chacun ignore et méprise celui qui n'a pas le même dieu ce qui est créateur de guerre. C'est la guerre des clans, des dieux, des croyances qui ont fait partie des crimes contre l'humanité. C'est au nom de l'humanité que l'on a commis la plupart des crimes contre l'humanité. Certains, parmi nous, pensaient qu'ils avaient le seul dieu et que, par conséquent, détruire ceux qui croyaient en un autre dieu, ce n'était pas très grave. Cela a été la source des plus grands massacres de la condition humaine.

Si vous aviez à retenir trois idées-forces de tout votre travail, de tous vos ouvrages produits à ce jour, lesquelles choisiriez-vous ?

Une idée maîtresse de nos travaux, c'est l'**affectif**. Maintenant, c'est entré dans la culture. Au début, on nous critiquait. On disait qu'il ne fallait pas travailler sur l'affectivité, que c'était la pollution du travail scientifique. Or, on découvre que l'affectivité est le fondement des relations humaines, du développement neurologique, de tous nos récits, de toutes nos œuvres d'art. L'affectivité, c'est vraiment l'essentiel de la condition humaine.

Une deuxième idée, ce sont les **rituels**. On ne peut vivre ensemble que se l'on établit des rituels, des manières de se présenter, de parler, de jouer. Ce sont des conventions qui nous permettent de parler. Il ne faut pas oublier que le signe qui nous permet de parler, c'est une convention. C'est même totalement arbitraire. C'est nous qui décidons que l'on va faire un bruit avec la bouche et que ce bruit va désigner quelque chose qui n'est pas là. C'est une convention arbitraire qui nous permet de parler et c'est cet arbitraire qui nous permet de créer

le monde des mots. Les rituels sont importants par ce qu'ils sont les organes de la coexistence pour vivre ensemble.

La troisième idée, c'est le **sens**. Tous les enfants et tous les adultes se demandent d'où est-ce que l'on vient ? où allons-nous ? . Le sens organise, hiérarchise toutes nos valeurs. On ne peut pas tout se permettre. On ne se permet que ce qui permet de vivre ensemble et de donner sens à notre histoire. C'est pour cela que l'on fait des œuvres d'art, des récits, des romans, des pièces de théâtre, pour donner sens à ce que l'on perçoit.

Deux citations de Boris Cyrulnik « l'amour est une surprise qui nous arrache à l'insipide, l'attachement est un lien qui se situe au quotidien » ; « plus on a de connaissances, moins on a de conviction ».

Musique du Sud-est.